

LE DERNIER COMBAT

Le mois de mars 1943 s'achève. A Laghouat, le Groupe Aérien 2/33 de Grande Reconnaissance se réorganise. Un matin un étrange capitaine se présente au P.C. C'est un ancien de l'escadrille avec laquelle il a fait la campagne 1939-40. Il porte un nom prestigieux : Antoine de Saint-Exupéry. Son accoutrement extraordinaire tient du complet civil et de l'uniforme d'Air-France. Sa rosette de la Légion d'Honneur chavire comme un bouquet fatigué, les palmes de sa Croix de Guerre se chevauchent dans un désordre confus et sa casquette « semble sur le point de se diviser en trois parties égales ».

Saint-Exupéry est arrivé à Alger quelques jours plus tôt, venant des Etats-Unis. La guerre lui a donné rendez-vous. Il va à la rencontre de son destin après avoir lancé dans le « New York Times » et le « Canada » de Montréal, un appel « aux Français de partout », leur demandant de se réconcilier pour servir.

A Laghouat, dès le premier contact, il comprend qu'il a enfin retrouvé les siens. L'accueil qui lui est réservé le touche par sa simplicité et par sa chaleur fraternelle. Les présentations faites, il va tourner autour des appareils qui sont alignés en bordure de la palmeraie; il les examine longuement avec cet intérêt attentif qu'il a toujours porté à ce qu'il nomme « les outils ». Et tout à coup, poussé par une impulsion irrésistible, il grimpe à bord d'un Bloch 174 et met les gaz. A l'instant même où il décolle, les pilotes et les mécaniciens forment une sorte de haie d'honneur et l'acclament en agitant leurs coiffures. Le soir il offre un méchoui monstre et tous les convives entonnent le « Forban »...

« Mourir forban, c'est le sort le plus beau.

« Nos têtes iront s'engloutir dans les flots...

TROP AGE POUR LES P.38.

Bientôt le 2/33 reçoit ses premiers Lightning P.38. Ces avions à double fuselage, mis au point par Lindbergh sont destinés à la reconnaissance-photo sur le front méditerranéen. Considérés comme les chasseurs les plus rapides du monde, ils volent à 10.000 mètres et selon les normes américaines ne sont confiés qu'à des pilotes âgés tout au plus de 25 ans.

Saint-Exupéry en a 43 et le commandant lui signifie qu'il doit abandonner tout espoir de s'installer un jour aux commandes d'une de ces formidables machines. Il refuse le diktat, proteste, fulmine, fait jouer ses relations et chose presque incroyable parvient à imposer sa volonté.

En juin son entraînement commence, puis le groupe fait mouvement de Laghouat à la Marsa, près de Tunis. Le 27 juillet à midi, Saint-Exupéry s'envole pour effec-

tuer sa première mission. Il s'agit de traverser la mer en évitant la Sicile, la Sardaigne et la Corse, truffées de radars ennemis désignant aux Focke-Wulf les avions alliés en patrouille; puis de remonter la vallée du Rhône pendant deux heures avant de virer à 180 degrés.

Tout se passe bien. Le capitaine revient six heures plus tard, enthousiaste et déchaîné comme un potache. Le 31 il repart. Cette fois, hélas ! rien ne va plus. La reconnaissance s'effectue sans accroc, mais au retour il se pose trop long et casse du bois dans les vignes. L'Etat-Major américain profite de l'incident. Saint-Exupéry est interdit de vol et la mort dans l'âme, il doit quitter le 2/33 pour regagner Alger.

Il tente de revenir en grâce, mais ses efforts sont vains. « Antoine, écrit le général Chassin, n'était pas en faveur auprès des conseillers du général De Gaulle... A celui-ci, on avait représenté qu'en refusant de se rallier aux F.F.L. aux Etats-Unis, Saint-Exupéry s'était conduit comme un mauvais Français. En fait, Antoine, qui tenait par-dessus tout à la liberté et à la vérité, jugeait sévèrement une partie des gaullistes qu'il avait vus en Amérique... »

« Soigneusement entretenu par certains, le malentendu s'aggrava vite. L'entourage du général ne pardonnait pas à Saint-Exupéry l'indépendance d'esprit qu'il avait montrée... Bien plus lorsque Saint-Exupéry, excédé de ne pouvoir se battre, demanda à aller successivement en mission aux Etats-Unis, puis en Angleterre et enfin en Chine, le ministre s'y opposa toujours. Le laisser en disponibilité à Alger, telle était la consigne et le tragique malentendu ne se dissipa pas. »

Dans sa retraite forcée le héros de « Courrier Sud » ronge son frein. Pour tromper son impatience, il se livre à des expériences d'hydrodynamique. Il transforme sa baignoire en bassin et utilise des cartes à jouer comme modèles.

« Après la guerre, dit-il à l'un de ses familiers, je mettrais au point mes idées sur la réaction. Vous verrez, elles sont révolutionnaires ! »

Il se consacre également aux mathématiques. Ses recherches dans ce domaine attirent l'attention d'un professeur à l'Université d'Alger, qui lui demande de démontrer les théorèmes de Fermat, ce qui n'a jamais été réalisé depuis trois siècles.

Mais tout cela ne le détourne pas de son idée fixe : faire la guerre. En mai 44, la chance lui sourit enfin. Il rencontre Fernand Grenier, alors commissaire de l'Air du Comité de libération nationale et obtient ce qu'il cherchait désespérément : une affectation dans une unité de combat.

Promu commandant, il est tout d'abord nommé adjoint du colonel Chassin, patron des Maraudeurs Français en Sardaigne.

Ceci n'est qu'une étape. Le 16 mai 44, le miracle se produit en effet. Grâce au général Eakers, il est autorisé à rejoindre le 2/33.

Il proclame sa joie dans un article publié par « Life ».

« J'ai retrouvé Gavaille, celui même de Pilote de Guerre, qui commande dans votre groupe de reconnaissance l'escadrille française. J'ai retrouvé aussi Hochedé, celui dont je disais autrefois qu'il était le saint de la guerre... J'ai retrouvé tous ceux là dont je disais que sous le talon de l'envahisseur, ils n'étaient pas des vaincus mais des graines enfouies dans le silence de la terre... »

Et ces lignes sont les dernières qu'il publiera de son vivant.

UN HOMME SEUL DANS LE CIEL

Ce que fut la vie des pilotes de P.38 pendant cette période d'héroïsme échevelé, nous le savons par le témoignage des survivants.

« L'homme, enserré dans son étroite cabine, sanglé, ligoté et prisonnier de sa machine éprouve un indicible sentiment d'exaltation, écrit René Delange. Dans le ciel, dont il se croit le maître, rien, semble-t-il ne peut s'opposer à sa marche, puisqu'il est lancé à 600 à l'heure derrière les lignes allemandes... Mais comment parler de sécurité dans une telle aventure ? Cet avion minuscule et sans armes, monté par un seul homme, nul incident ne peut lui advenir qui ne risque de tourner à la catastrophe, nul recours n'est à espérer s'il est attaqué. Tous ses ennemis sont puissamment armés, il ne peut que fuir éperduement et sa seule chance de salut réside dans sa souplesse de manœuvre et sa vitesse qui peut atteindre pendant dix minutes 800 kilomètres-heure. Il faut qu'il se délivre seul, qu'il déjoue toutes les menaces sans aucune aide. Son poste radio demeure muet en territoire ennemi. Le danger est partout autour du pilote... »

Sa part de risque, Saint-Exupéry ne va pas tarder à l'assumer généreusement. Le 6 juin 1944, alors que les alliés débarquent en Normandie, il reprend le combat. Ce jour-là, il fonce vers la Provence pour un vol de reconnaissance. A l'instant même où les côtes françaises apparaissent dans le lointain, un incendie éclate dans son moteur gauche. Très vite, la situation devient critique. De longues minutes durant, il lutte contre les flammes. Il parvient à les maîtriser et rejoint péniblement la base.

Le 14, il survole la région de Rodez. Le lendemain il part en direction de Toulouse, mais une panne d'inhalateur le contraint à rebrousser chemin. Le 23, deux chasseurs de la Luftwaffe l'interceptent dans le ciel de Provence. Il leur échappe

DE SAINT-EXUPÉRY

en voltige. Le 29 il fait un coup d'éclat involontaire.

La mission pourtant est on ne peut plus classique. Il s'agit de photographeur Anney et ses environs. Alors qu'il atteint l'objectif un moteur se met à vibrer dangereusement. Il le stoppe et fait demi-tour. L'avion perd de la hauteur et se traîne comme un planeur, à la merci d'un tir de D.C.A. ou du premier appareil allemand. Pour mieux se camoufler Saint-Exupéry se faufile à travers les Alpes, sautant d'une vallée à une autre, évitant les crêtes de justesse. Tout à coup il débouche dans une plaine. Où est-il ? Il l'ignore. Une ville surgit. Immense. Un peu plus loin un terrain d'aviation. Il cherche à l'identifier lorsqu'il pressent un danger. Coup d'œil dans le rétroviseur. Un Messerschmidt, gros comme une mouche, lui fonce dessus de toute sa puissance. Les secondes s'égrenent. Rien ne se passe. Nouveau regard en arrière. L'ennemi s'est volatilisé. Aveuglé par le soleil il n'a sans doute pas vu la proie facile qui s'offrait à ses canons. Le P.38 poursuit sa course haletante dans un ciel éblouissant, contourne un port et finit par s'engager au-dessus de la mer.

Le lendemain, quand les clichés sont développés, on apprend que le commandant avait oublié de fermer le déclenchement automatique de ses caméras, qu'il a survolé Turin, la plaine du Pô et Gênes, rapportant ainsi une collection de renseignements inespérés...

Le 11 et le 13, missions calmes. Le 14 son inhalateur d'oxygène se bloque à 9.000 mètres. Il pique à mort pour atteindre une couche d'air respirable. Le 18 il décolle une fois de plus en direction de la Haute-Savoie.

Le 21 il est à Tunis chez un ancien du 2/33, le lieutenant-colonel Pénicaut qui le trouve inquiet et fatigué.

« Inquiet de ce qui se passe à Alger, inquiet de l'avenir et de l'unité de la France. Fatigué parce que ses raids à haute altitude l'épuisent... »

Pénicaut tente une démarche qu'il sait presque désespérée.

« Vous avez donné l'exemple, plaide-t-il. Votre place est désormais à votre table de travail et non à bord d'un Lightning que tant de jeunes pilotes se disputent à l'envie. »

Saint-Exupéry balaye l'argument d'un geste bref de la main.

— « Non, mon vieux, répond-il, je veux continuer jusqu'au bout, pour avoir le droit de parler... après ! »

Le 26 juillet il rallie l'escadrille et le soir même il écrit pour la dernière fois à Pierre Dalloz :

— « Je fais la guerre le plus profondément possible... Je paie bien. Je ne me

crois pas trop avare et je me sens charpentier sain. C'est ma seule satisfaction. Et aussi de me promener, seul en avion et seul à bord, des heures durant, sur la France, à prendre des photographies. Ça, c'est étrange.

« Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. »

LE 31 JUILLET 1944

Le 31, à sept heures du matin, il descend au bureau des opérations où il consulte la météo et les bulletins de nuit. Aidé par le capitaine Gavaille, il enfila sa combinaison de vol. A 8 heures 25 il met le contact. A 8 h. 30, il roule sur la piste et lance un ultime salut à ses compagnons. Les radars le suivent longtemps, puis une minuscule tache s'estompe sur les écrans et le Lightning solitaire se perd au-dessus de la France occupée.

Le retour du commandant est prévu pour 13 heures. A 13 h. 30 pas un appel radio, pas un avion en vue. 14 heures, 14 heures 15, l'angoisse se lit sur tous les visages. 14 h. 30, il ne reste plus d'espoir. Saint-Exupéry n'avait que six heures d'essence dans ses réservoirs.

A la tombée du jour quelqu'un encadre d'un filet noir ces quelques lignes dans le journal de l'escadrille :

« Un bien triste événement vient de ternir la joie que tous éprouvaient à l'approche de la victoire; le commandant de Saint-Exupéry n'est pas rentré... Nous pardons en lui, non seulement le camarade le plus cher, mais celui qui était pour nous un grand exemple de foi. S'il était venu partager nos risques malgré son âge, ce n'était pas pour ajouter une vaine gloire à une carrière déjà magnifiquement remplie, mais parce qu'il en sentait pour lui-même le besoin. Saint-Exupéry est de ces hommes qui sont grands, parce qu'ils savent se respecter eux-mêmes. »

Sur la base entière règne un silence de cathédrale. Dans la chambre du disparu un ami range soigneusement dans une petite valise bleue le manuscrit de « Citadelle » et c'est alors qu'un feuillet s'échappe d'une liasse, livrant aux combattants de l'avenir ce message essentiel :

« Cependant ce soir-là je m'en fus visiter mes prisons. Et j'y découvris que nécessairement le gendarme n'avait distingué pour les choisir et les jeter dans les cachots que ceux qui se montraient permanents, ne composaient point, n'abjuraient pas l'évidence de leur vérité.

« Et ceux-là qui demeuraient libres étaient ceux-là mêmes qui abjuraient et qui trichaient. Car souviens-toi de ma parole : quelle que soit la civilisation du gendarme et quelle que soit la tienne,

seul tient devant le gendarme s'il détient pouvoir de juger, celui qui est bas. Car toute vérité qu'elle quelle soit, si elle est vérité d'homme et non de logicien stupide, est vice et erreur pour le gendarme. Car celui-là te veut d'un seul livre, d'un seul homme, d'une seule formule. Car il est du gendarme de bâtir le navire en s'efforçant de supprimer la mer. »

Frédéric EMMANUEL.

Après les Élections Municipales

Nous sommes heureux de féliciter M. Jean MEDECIN pour sa brillante réélection au poste de premier magistrat de la ville de Nice.

Les Rapatriés n'ont pas oublié son attitude toujours amicale et souvent courageuse vis-à-vis de leurs problèmes. C'est en masse qu'ils ont apporté leurs voix à la liste sur laquelle figuraient les représentants désignés par la Fédération : M^e JOUHAUD, M^e SLAMA et M. ISEMBART.

A ces trois élus nous adressons également nos vives félicitations et nous exprimons à nouveau notre confiance pour la défense de nos intérêts.

Saint Luc Kidnappé à Moscou

C'est une affaire déconcertante qui donne des cauchemars à tous les policiers soviétiques.

Au musée Pouchkine de Moscou, on a volé le « Saint Luc » de Franz Halz, une œuvre découverte il y a six ans dans les caves d'un bâtiment officiel d'Odessa et que les experts estiment à près de huit millions de nos anciens francs.

Cet enlèvement a été réalisé dans le meilleur style Série Noire, avec anesthésie du gardien et découpage de la toile au rasoir.

De deux choses l'une :

Ou bien les auteurs de ce méfait ont voulu s'emparer de « Saint Luc » pour lui-même, parce qu'ils lui vouent un culte et qu'il est difficile au paradis socialiste de se procurer l'effigie d'un évangéliste dans le premier « Goum » venu.

Ou bien ils ont été poussés par l'appât du gain comme de vulgaires truands occidentaux. Auquel cas il y a de fortes chances pour qu'ils tentent de faire passer leur butin à l'étranger afin qu'il soit échangé contre une solide poignée de dollars.

Dans un cas comme dans l'autre, c'est un mauvais coup pour l'orthodoxie marxiste-léniniste qui condamne avec la même fureur sacrée et les bigots et les canailles !